

# En chemin

VERS HACHEM

Histoires vraies de Téchouva

Léa Nabet



Editions Torah-Box



# EN CHEMIN VERS HACHEM

## HISTOIRES VRAIES DE TÉCHOUVA



**Torah-Box.com**  
diffusion du judaïsme aux francophones

AUTEUR  
Léa NABET

•  
RELECTURE  
Tamara ELMALEH

•  
COUVERTURE  
Yehoshoua VINCENT

•  
DIRECTION  
Binyamin BENHAMOU

Publié et distribué par les  
EDITIONS TORAH-BOX

France  
Tél.: 01.80.91.62.91

Israël  
Tél.: 077.466.03.32

[contact@torah-box.com](mailto:contact@torah-box.com)  
[www.torah-box.com](http://www.torah-box.com)

© Copyright 2016 / Torah-Box

•  
Imprimé en Israël

*Ce livre comporte des textes saints, veuillez ne pas le jeter n'importe où,  
ni le transporter d'un domaine public à un domaine privé pendant Chabbath.*

## Note de l'éditeur

*Depuis une vingtaine d'années, le nombre de juifs désireux de se rapprocher de leur Créateur se compte par dizaines de milliers. Ce profond processus de Téchouva se matérialise aujourd'hui, dans la recherche sincère d'un Judaïsme authentique.*

*Pas un jour ne se passe sans que de jeunes Juifs arborent fièrement leur nouveau qualificatif de "Baal Téchouva". Mais que signifie faire Téchouva ? Qui sont ces personnes qui, par un processus de remise en question, font entrer Dieu dans leur quotidien ?*

*Ce premier ouvrage de Léa Nabet est d'abord une compilation d'histoires personnelles de gens très différents : de 'Hanna la chanteuse africaine de Gospel qui abandonna l'église pour se convertir en Israël à un champion de judo qui découvre le Judaïsme grâce à une blessure au genou en passant par Thibault l'étudiant en finance qui fit sa Brit-Mila à vingt ans. C'est aussi un guide pratique répondant aux questions qu'on se pose sur la Téchouva.*

*L'idée étant de montrer que cette démarche est possible, comme le dit le verset "Car la chose est très proche de toi"...*

*Torah-Box espère que ce recueil aidera chacun d'entre nous à tirer des forces de l'abnégation des autres pour accomplir toujours mieux sa vocation, celle de servir le Créateur pour devenir un maillon fort de la chaîne du Judaïsme.*

להגדיל תורה ולהأدירה  
L'équipe Torah-Box

Que ce livre contribue à la réussite de la  
**Yéchiva « Vayizra' Itshak »**

**Centre d'étude de Torah pour Francophones à Jérusalem**  
sous l'enseignement du rav Eliezer FALK

*à la mémoire de*  
**M. & Mme Jacques -Itshak- BENHAMOU**

au Roch-Collel :

**Rav Eliezer FALK**

aux Rabbanim :

**Rav Tséma'h ELBAZ**

**Rav 'Haïm BENMOCHÉ**

**Rav Tsvi BREISACHER**

**Rav Eliahou UZAN**

et à leurs chers étudiants assidus et dévoués pour la Torah :

**Rabbi Michael ABITBOL**

**Rabbi Mikhael ALLOUCHE**

**Rabbi Yona ATHLAN**

**Rabbi Moché AVIDAN**

**Rabbi Binyamin BENHAMOU**

**Rabbi David BRAHAMI**

**Rabbi Mikhael COHEN**

**Rabbi Yaron COHEN**

**Rabbi Anthony COOPMANS**

**Rabbi Binyamin JAMY**

**Rabbi Its'hak KOUHANA**

**Rabbi David SITBON**

**Rabbi Nethanel OUALID**

**Rabbi Nathan SABBAH**

**Rabbi Lionel SELLEM**

**Rabbi Mordékhai STEBOUN**

**Rabbi Itshak ZAFRAN**

**Rabbi Emmanuel ZAOUI**

*Qu'ils puissent grandir ensemble  
dans la Torah et la Crainte du Ciel.*

# TABLE DES MATIÈRES

## Introduction

### PREMIÈRE PARTIE RÉCITS

• <b>Histoire n°1</b> : « Merci »	<b>p.21</b>
• <b>Histoire n°2</b> : « Que tes jambes fonctionnent au mieux et au plus vite »	<b>p.33</b>
• <b>Histoire n°3</b> : Mon plus beau selfie	<b>p.45</b>
• <b>Histoire n°4</b> : La prison de la liberté	<b>p.55</b>
• <b>Histoire n°5</b> : Du Coran à la Torah	<b>p.63</b>
• <b>Histoire n°6</b> : Le réveil des six jours	<b>p.73</b>
• <b>Histoire n°7</b> : De Copernic à la Yéchiva	<b>p.83</b>
• <b>Histoire n°8</b> : Le temps que la pierre devienne du sable	<b>p.97</b>
• <b>Histoire n°9</b> : Le livre bleu	<b>p.107</b>
• <b>Histoire n°10</b> : La Torah a sauvé notre couple...	<b>p.115</b>
• <b>Histoire n°11</b> : Mon entrée dans l'alliance	<b>p.125</b>
• <b>Histoire n°10</b> : Téchouva, Téfila Et Tsédaka	<b>p.135</b>
• <b>Histoire n°13</b> : Sauvée de l'enfer	<b>p.143</b>
• <b>Histoire n°14</b> : Les moyens justifient la fin	<b>p.153</b>
• <b>Histoire n°15</b> : Enfant d'un couple mixte	<b>p.161</b>
• <b>Histoire n°16</b> : Je suis le gardien de mes yeux...	<b>p.169</b>
• <b>Histoire n°17</b> : La rage de vaincre	<b>p.179</b>
• <b>Histoire n°18</b> : Le courage de pardonner	<b>p.191</b>
• <b>Histoire n°19</b> : Un chant du cœur	<b>p.199</b>
• <b>Histoire n°20</b> : Celui qui peut faire faire Téchouva et ne le fait pas	<b>p.209</b>

## DEUXIÈME PARTIE

# QUESTIONS-RÉPONSES SUR LA TÉCHOUVA

1. Pourquoi ce qui m'a poussé à faire Téchouva en laisse d'autres indifférents ?	p.229
2. Quel est le signe que ma Téchouva a été agréée par Hachem ?	p.230
3. Pourquoi n'ai-je pas fait Téchouva plus tôt ? Aujourd'hui, je regrette...	p.231
4. Le mouvement actuel de la Téchouva est-il naturel ou miraculeux ?	p.232
5. Comment soutenir le Ba'al Téchouva dans son difficile combat contre son penchant ?	p.233
6. Comment réparer les fautes des mauvaises pensées ?	p.234
7. Comment détourner son esprit des mauvaises pensées ?	p.235
8. Comment provoquer l'étincelle qui entraînera la Téchouva ?	p.235
9. Comment parvenir à la «Téchouva par amour» ?	p.237
10. A partir de quand celui qui fait Téchouva est-il qualifié de "Tsdik" ?	p.238
11. Peut-on être puni pour des fautes que l'on a oubliées ?	p.239
12. Comment prendre confiance en soi et ne plus fauter ?	p.240
13. Comment la Providence s'exerce-t-elle sur celui qui semble pourtant abandonné par elle ?	p.241
14. Pourquoi accorder plus d'importance à la Téchouva qu'à toute autre Mitsva ?	p.243
15. Je sais que je vais fauter et qu'ensuite je me repentirai, ma Téchouva sera-t-elle acceptée ?	p.245
16. Quels sont les éléments qui ferment l'accès à la Téchouva et à la découverte de la Vérité ?	p.245
17. La Téchouva c'est difficile, alors pourquoi autant font le pas ?	p.247
18. Quand la Téchouva est-elle acceptée immédiatement et quand ne l'est-elle pas ?	p.247
19. Depuis que j'ai fait Téchouva, les épreuves m'assaillent, pourquoi ?	p.248
20. Pour certains Ba'alé Téchouva, le parcours est semé d'embûches, pourquoi ?	p.248
21. Quelle Mitsva sera le tremplin de ma Téchouva ?	p.249
22. Pourquoi m'arrive-t-il de chuter alors que je ne cherche qu'à avancer ?	p.250
23. Quand parviendrai-je à réparer et à expier toutes mes fautes et erreurs passées ?	p.251
24. Est-il exact que selon le Zohar, la transgression des interdits sexuels est irréparable ?	p.251
25. Quel moment est le plus propice à la Téchouva ?	p.252
26. Quelle est la ligne directrice que le Ba'al Téchouva doit suivre toute sa vie ?	p.252
27. Quelles sont les raisons de se hâter de faire Téchouva ?	p.253

<b>28. Où faut-il habiter après avoir fait Téchouva ?</b>	<b>p.253</b>
<b>29. Que faire si mon épouse refuse de faire Téchouva ?</b>	<b>p.254</b>
<b>30. Dois-je seulement étudier la Torah ou aussi travailler ?</b>	<b>p.255</b>
<b>31. Qu'est-ce qui aide les Ba'alé Téchouva ?</b>	<b>p.255</b>
<b>32. La Téchouva sera-t-elle utile après la venue du Machia'h ?</b>	<b>p.256</b>
<b>33. Si un homme décède avant d'avoir puachever sa Téchouva, comment sera-t-il jugé ?</b>	<b>p.256</b>
<b>34. Penser à la Téchouva avant l'étude ou la prière est recommandé. Pourquoi ?</b>	<b>p.256</b>
<b>35. Comment peut-on savoir que notre Téchouva progresse ?</b>	<b>p.257</b>
<b>36. Comment réparer ces fautes : débauche sexuelle, non-respect du Chabbath et autres ?</b>	<b>p.257</b>
<b>37. Comment ramener des personnes à la Téchouva ?</b>	<b>p.258</b>
<b>38. Quels sont les principales "réparations" pour les fautes liées aux interdits sexuels ?</b>	<b>p.258</b>
<b>39. Comment échapper aux pensées de débauche et d'hérésie ?</b>	<b>p.259</b>

### **TROISIÈME PARTIE**

## **LISTE DE LIEUX ADAPTÉS AUX BAALÉ TÉCHOUVA**

<b>• Associations pour étudiants et célibataires</b>	<b>p.263</b>
<b>• Cours de Torah en France</b>	<b>p.265</b>
<b>• Cours de Torah en Israël</b>	<b>p.269</b>
<b>• Yéchivot &amp; Séminaires francophones</b>	<b>p.271</b>
<b>• Glossaire</b>	<b>p.273</b>



---

## Introduction

---

ବିବାହ

---



Au début des années 80, il était encore aisé à Paris de connaître par son prénom chaque porteur de *Kippa*... ou plutôt de yarmulke, car le peu d'orthodoxes parisiens est alors en immense majorité ashkénaze. Depuis, un vent de folie religieuse s'est emparé de la capitale. Villeurbanne n'est pas en reste tandis qu'à Marseille s'établit une communauté orthodoxe aux accents chantants.

De quelle manière tant de nos frères ont-ils renoué avec leurs racines ? Pourquoi la quête de l'avoir, propre aux réfugiés d'Afrique du Nord, s'est-elle muée en quête de l'être ?

Ce profond processus de *Téchouva* se matérialise aujourd'hui dans des centaines de cours hebdomadaires pour tous les niveaux, dans la multiplication des tampons de Cacheroute et des restaurants de toutes spécialités. Bref, dans la recherche sincère d'un judaïsme authentique. Pas un jour ne se passe sans que de jeunes Juifs arborent fièrement leur nouveau qualificatif de *Baal Téchouva*.

Que signifie faire *Téchouva* ? Avant tout, la *Téchouva* est un processus anormal ou plutôt paranormal. En effet, il s'agit d'une promesse ancestrale faite par Dieu permettant de retourner à Lui, peu importe son passé ou ce qu'il s'est passé. L'essentiel est de revenir vers le Créateur : *Téchouva, Tachouv Hé*, reviens vers Hachem !

Alors même que le prophète s'écrie que ce qui est tordu ne peut être redressé, avec la *Téchouva*, même ce qui est cassé a la capacité de redevenir neuf.

Hachem nous a fait ce cadeau afin que nous puissions jouir d'une certaine liberté, de ce libre arbitre qui peut nous éloigner de Ses voies. Le *Midrach* explique que la *Téchouva* a préexisté au monde comme faisant partie de ses statuts. Il s'agissait de la condition *sine qua non* à son fonctionnement. Adam *Harichone* devait être expulsé du *Gan Éden* pour que nous puissions goûter à ce fruit défendu : la possibilité de fauter.

À travers un processus plus ou moins long, plus ou moins profond, le *Baal Téchouva* fait entrer Dieu dans son quotidien : dans sa nourriture, dans son rythme de travail, dans ses fréquentations, etc. Il deviendra alors, malgré lui, le porte-parole du message divin, car on est tous le religieux d'un autre.

Plus qu'une invitation à profiter de nouveaux droits, la Torah le renvoie à ses devoirs. Celui qui connaît Hachem, même de très loin, ne pourra

plus vivre sa vie comme avant. Il comprendra qu'être juif est une vocation, un appel vibrant à la responsabilité : chacune de mes actions a un sens universel et éternel. Cette prise de conscience est à la fois effrayante et palpitante. Comme le dit le roi David, être Juif, c'est se réjouir dans le tremblement ; c'est comprendre qu'à chaque instant, je peux nourrir mon lien avec mon Créateur, me réchauffer à la lueur de nos Sages, être partie prenante de l'histoire juive.

De même qu'une voiture n'est jamais plus puissante qu'à son démarrage, on comprend mieux l'assertion du Talmud selon laquelle là où se tient un *Baal Téchouva*, même le *Tsadik* parfait ne peut se tenir. Il va renverser petit à petit (ou très vite pour les plus téméraires) la plupart de ses certitudes. Tel un enfant qui contemple un oiseau avec admiration, chaque mot de Torah, chaque nouvelle règle vaudra son pesant d'or. La *Guémara* dans *Yoma* (86 b), va encore plus loin et postule que les fautes passées sont même transformées en mérites lorsque le processus de retour à Hachem est sincère.

Comment le mal peut-il être comptabilisé comme un bien ?

En réalité, chaque individu, tel qu'il nous apparaît au présent, n'est rien d'autre que la somme de ses expériences passées. Par conséquent, son passé a été le tremplin de son présent. Comme l'explique le Rav Chmoulévitz, lors de sa chute spirituelle, l'individu a certainement atteint un point de retour, moment paradoxal où la personne ne supporte plus ce qu'elle est devenue et décide des changements radicaux dans son existence. De la sorte, la chute est partie intégrale de la remontée ; aussi les fautes peuvent être transformées en mérites dans le cas d'une *Téchouva* réalisée avec amour.

Pour autant, lorsque Its'hak et sa femme Rivka ont prié pour avoir un enfant, Rachi nous révèle que la prière d'Its'hak a été favorisée, car la valeur d'une prière d'un *Tsadik* fils de *Tsadik* est plus chère à Hachem que la prière du *Tsadik* fils de *Racha*. Or, le plus grand mérite du *Baal Téchouva* ne réside-t-il pas dans son arrachement à ce qu'il a pu être auparavant ou à ce que ses parents ont pu lui transmettre ?

## Nous sommes tous des Baalé Téchouva

En réalité, le concept de *Téchouva* désigne bien plus qu'une prise de conscience religieuse, il s'agit d'un état d'esprit, d'une démarche active et continue pour se parfaire dans son rapport à Dieu et à Ses créatures.

On comprend désormais mieux pourquoi les membres de la Grande Assemblée ont intégré la *Téchouva* comme l'une des premières requêtes que formule le Juif chaque jour dans la *Amida*. Toi le Maître de toute chose qui veut la *Téchouva*, Hachem, aide-nous à nous parfaire, fais-nous rentrer dans l'alliance de cette quête de plus Haut, de plus Pur.

C'est précisément le sens allégorique de la *Brit-Mila*, de cette alliance de sang lors de laquelle les parents impriment dans la chair de leur fils cette idée que la perfection n'existe pas et que l'homme doit impérativement s'arracher quelque chose de lui-même pour pouvoir accéder au divin. Avant sa *Brit-Mila*, Avraham lui-même ne pouvait rester debout devant la Présence divine.

Dieu sonde les coeurs et évalue les efforts, car Lui seul connaît le degré de difficulté de chacun pour réaliser chaque *Mitsva* spécifique : manger *Casher* sera une formalité pour certains, un supplice pour d'autres, sans parler d'arrêter de fumer pendant *Chabbath* !

La *Téchouva* est précisément cette invitation à l'effort permanent.

## Comment faire Téchouva ?

Sans fournir un mode d'emploi en bonne et due forme, nos Maîtres tracent les grandes lignes directrices pour réussir à mieux accomplir les *Mitsvot*.

Avant tout, il faut comprendre que le point de départ de tout travail sur soi est nécessairement une prise de conscience. Quelque chose ne va pas chez moi et cela me nuit dans mon rapport à autrui ou dans mon rapport à Hachem.

Mais cette dernière ne suffit pas si elle n'est pas mise en mot ; aussi, la Torah nous enjoint à qualifier oralement nos erreurs, c'est le *Vidouï*. Cette confession des fautes est avant tout thérapeutique, car de la sorte, on les

circonscrit et cette limite est une ambition : la chose n'est pas si grave, pas si loin de moi.

Une fois mes fautes avouées, il faudra impérativement comprendre en quoi elles m'abîment, car il ne peut y avoir de *Téchouva* si je ne ressens pas l'absurde de la faute. C'était précisément le rôle principal des sacrifices dans le Temple ; le fauteur se tenait debout au côté de la bête durant tout le processus de dépeçage et devait sentir dans sa chair qu'il aurait dû être à sa place.

La '*Harata*', le « regret » en français, doit être quelque chose de sensible. Je dois devenir écœuré de ce comportement néfaste qui m'a éloigné de mon Créateur ou des autres. Tant que l'odeur d'un bon hamburger ne dégoûte pas l'ex-fan de Big Mac, que les jetons ne repoussent pas l'ex-joueur de poker, la *Téchouva* reste parcellaire, imparfaite, inachevée.

En revanche, lorsque la '*Harata*' est sincère, la troisième étape de la *Téchouva* devient très simple : s'engager à ne plus recommencer, *Kabala Léatid*.

Au-delà de ce parcours en trois étapes largement formalisé par *Rabbénou Yona* de Gérone dans « Les portes de la *Téchouva* » : confession, regret et engagement, les Sages définissent divers programmes selon la nature de la personne.

On distingue deux grands chemins : l'évolution progressive et l'évolution radicale.

La plupart des *Rabbanim* encourage à prendre sur soi des choses de façon progressive, étant entendu que chaque rechute doit permettre de rebondir plus haut. Le *Tsadik* tombe sept fois et se relève huit fois dit le Talmud.

Le Rambam, quant à lui, préconise un comportement extrême envers le trait de caractère à perfectionner. Il parle de *Déreh Kitsoni*, cette voie radicale que doit emprunter le fauteur pour se prouver qu'il est capable dans les actes de devenir quelqu'un d'autre. Durant un mois, la personne doit observer un comportement extrême contre son défaut, par exemple dilapider son argent en *Tsédaka* si elle est avare, ne pas cesser d'inviter des gens si elle a du mal à accomplir la *Mitsva* de recevoir des invités... Une fois cette preuve empirique établie, elle va pouvoir reprendre une posture

médiane, *Déreh Haemtsaï*, mais dans l'intervalle, la personne en question est déjà devenue quelqu'un d'autre.

Chacun trouvera sa voie, ou pourra même alterner dans ces méthodes selon les objectifs, tant qu'il garde bien en tête que la faute n'est jamais que la résultante d'un problème de trait de caractère.

Comment comprendre alors que cette confrontation à soi attire tant de gens, depuis quelques années, au point qu'à Londres, capitale mondiale de la finance, les Juifs orthodoxes sont devenus le courant juif majoritaire, et au point qu'en Israël, le Premier ministre utilise à souhait des versets de la Bible lors de ses allocutions publiques ?

La nouvelle génération n'a pas connu la guerre et a vécu dans une opulence encore inégalée dans l'histoire de l'humanité, avec un État providence qui rattrape même les plus faibles et les plus démunis. Dans le même temps, l'accélération technologique a grandement simplifié la vie des gens, quand les usines chinoises font par ailleurs baisser drastiquement le coût des équipements.

Du coup, les rêves des gens de moins de 40 ans ont principalement porté sur des choses matérielles : une nouvelle console, un nouveau jean, une nouvelle voiture, un nouvel écran...

Parallèlement, Internet et le développement des compagnies low cost ont fortement réduit les distances au point que toute partie du monde paraît accessible, au prix de quelques mois d'économies et d'un combat contre ses peurs en avion.

En somme, cette génération qui a fait *Téchouva* est précisément celle qui n'avait « pas du tout besoin de Dieu », car elle pouvait déjà tout s'offrir. L'énorme paradoxe de ce profond mouvement de retour au judaïsme est qu'il est le fait de gens éduqués mettant en échec la théorie du paternalisme religieux de Freud ou de l'opium du peuple marxiste. Les *Baalé Téchouva* de notre génération ont opéré un choix mûrement réfléchi, presque logique, un passage de la quête de l'avoir vers une sincère quête de l'être.

Seule la Torah peut me rendre profondément heureux, car seul Dieu connaît le mode d'emploi de Sa créature. Je veux respecter les commandements de la Torah, car celle-ci répond à mes questions et me rend meilleur. La Torah

me remplit et plus je suis plein d'elle, plus le contenant grandit pour faire place à des nouvelles questions et à de nouvelles réponses.

La Torah donne du sens à ma vie et je n'ai pas de mots pour expliquer pourquoi un Chabbath en chansons et en épices vaut bien plus qu'un long voyage. En effet, il n'y a pas de mots lorsque cela touche à l'âme. Du coup, chaque *Baal Téchouva* ne rêve que d'une chose : que sa famille et ses amis lui enjoignent le pas, car il ne peut concevoir que les gens qu'il aime passent à côté de cette plénitude.

Ce livre est précisément une invitation au divin, à travers les parcours de *Téchouva* de gens aussi différents qu'une ancienne chanteuse africaine de gospel ou qu'un ancien champion de judo. Toutes ces histoires ont en commun cette quête du Très Haut qui a changé du tout au tout leur regard sur la vie.

L'idée de ce livre est donc de montrer que cela est possible et comme le dit le verset « *Ki Karov Alékhha Hadavar Méod* » - « Car la chose est très proche de toi ». La *Téchouva* est un processus infini de raffinement de l'âme pour éteindre le mauvais penchant et atteindre le maximum de notre potentiel.

Que l'on y arrive par intérêt, par reconnaissance ou par curiosité, il n'y a plus de temps à perdre pour que nos connaissances profanes, de Pythagore à l'appel du 18 juin, des Carolingiens à Keynes, soient rattrapées par *Beth Chamai*, *Beth Hillel*, Dvora ou Daniel. Rabbi Eliezer dit à ses élèves dans la *Guémara Chabbath* (153a) : « *Que l'homme se repente aujourd'hui de peur qu'il ne meure demain* ».

Ce livre est donc un recueil de descente et de montées vers le Très Haut, de ces gens qui ont compris qu'il fallait s'accrocher à cette corde divine afin de grimper le plus possible. Peu importe si nos mains se couvrent d'égratignures, l'important, c'est de continuer sans cesse notre ascension. De façon involontaire, il rend également hommage aux nombreux *Rabbanim* français et à leurs épouses qui œuvrent sans relâche depuis des années pour que leurs frères se réchauffent auprès du feu de la tradition.

Une fois, le Rav Steinsalz, réputé pour sa vulgarisation du Talmud, a demandé l'autorisation à son Rav, le Rav Ména'hem Mendel Schnerson de Loubavitch de pouvoir cesser l'une de ses nombreuses activités. La

réponse qu'il reçut fut sans appel : « Tu n'arrêtes aucune activité et tu vas même t'en rajouter, car dans la vie, il ne faut pas cesser d'avancer. Debout, à quatre pattes, en rampant, mais surtout, tu avances ! »

En espérant que cet ouvrage nous aidera à tirer des forces de l'abnégation des autres pour accomplir toujours mieux notre vocation, celle de servir notre Créateur pour devenir un maillon fort de la chaîne du judaïsme.

D'après les spécialistes de l'éducation, l'apprentissage par les pairs est le plus efficace, aussi nous souhaitons à ce livre de faire son œuvre et que très vite, les tomes de témoignages se succèdent *Léhagdil Torah Oulaadira*.

Y.N

## Remerciements

Au-delà de ce livre qui n'aurait jamais vu le jour sans l'aide du Ciel, je voulais remercier le Maître de l'Univers de m'avoir permis de faire *Téchouva*. Je sais que la route est encore longue, mais quel bonheur de se travailler chaque jour pour se rapprocher du Créateur et de vivre une vie de Torah à Ses côtés !

Au pilier de ma vie qui m'a permis de croire qu'avec de la volonté, tout est possible. Merci pour tes encouragements et ta patience, sans toi à mes côtés, je n'y serais jamais arrivée.

Le moment est venu de remercier mes chers parents pour leur amour et leur dévouement, ma sœur qui m'aide à développer ma sensibilité et mes enfants qui me font grandir chaque jour.

Il me revient également d'exprimer ma reconnaissance à mes *Rabbanim* et *Rabbiot*, ma belle-famille, ma *'Havrouta*, mes amies et Joëlle Licha qui m'enrichissent tant.

Merci également à tous ceux qui m'ont confié leurs histoires les plus personnelles dans le seul intérêt qu'elles bénéficient à d'autres.

Merci à l'équipe de Torah-Box sans qui ce livre n'aurait jamais vu le jour et dont l'unique objectif est d'éclairer chaque Juif des lumières de notre sainte Torah.

Pour terminer, je tiens à dédicacer ce livre pour l’élévation de l’âme du Rav Claude Lemmel qui nous a quittés cette année. Je souhaite beaucoup de courage à sa femme, la *Rabbanite* Jeanine Lemmel, dont j’essaie jour après jour de m’inspirer pour construire un authentique foyer juif. Qu’Hachem lui donne les forces de continuer à être un modèle vivant de *Tsidkout* et de *Messirout Néfech*.

ପ୍ରମୀଳୀ

# PREMIÈRE PARTIE :

## Récits

ପ୍ରମୀଳୀ



## **Histoire n° 1**

---

« *Merci* »

---

❀❀



*Qui peut prétendre connaître la Vérité ? Certainement, toute Téchouva a des racines profondes dont nous ignorons la nature exacte. Elle est l'aboutissement d'un cheminement complexe, fait de multiples ramifications et s'étendant souvent sur plusieurs années.*

*Pourtant, certains événements marquants de la vie jouent un rôle primordial dans le processus de Téchouva. Pour ma part, je suis profondément convaincu que celui que je vais vous raconter constitue le point de départ de ma Téchouva.*

Je suis né dans une famille traditionaliste. Chez nous, le Chabbath se résumait en un programme immuable : *Kiddouch*-kémia, couscous, boulettes et télé. Nous étions une famille unie, chaleureuse, avec ses disputes et un très grand cœur. Un seul et unique cœur...

Je suis l'aîné de 3 garçons et nous avons eu, mes frères et moi, une enfance ensoleillée et joyeuse, mais malheureusement éloignée de la Torah.

Un jour pourtant, quelques mois seulement avant ma *Bar-Mitsva*, tout a basculé. Notre joli cocon s'est brisé et notre monde s'est effondré. Ma mère est tombée gravement malade. Ce fut si soudain, si terrible, qu'aucun d'entre nous ne trouva la force d'y faire face.

Nous assistions, impuissants, à sa souffrance et à sa dégradation, désespérés de la voir subir les affres de soins humiliants et douloureux, mais ô combien porteurs d'espoir ! Ce fut dur surtout pour mon père qui devint l'ombre de lui-même et se retrouva incapable de gérer sa propre vie. Nous, les enfants, avons entouré notre mère du mieux que nous pouvions, en tentant de lui mettre du baume au cœur, mais la douleur était insoutenable... et la maison est rapidement devenue lugubre et sinistre.

Le jour où elle fut contrainte de porter un foulard pour cacher sa disgrâce, elle ne cessa de pleurer... Je crois bien que, dans ces moments-là, elle s'adressait à Dieu, mais elle n'en parlait jamais et ne faisait certainement pas le lien entre ses prières et la pratique des *Mitsvot*, qu'elle ne connaissait d'ailleurs pas vraiment. Nous sommes donc tous restés ignorants et éloignés du Créateur qui Seul peut apporter la guérison.

Puis un beau jour, ma mère – malgré sa maigreur, son foulard et ses angoisses – décida de retrousser ses manches et de préparer ma *Bar-Mitsva*.

Elle m’inscrivit au *Talmud Torah*. Elle y tenait vraiment et, bien sûr, je ne lui aurais rien refusé ! Elle passait des heures au téléphone pour commander le traiteur, la salle, l’orchestre, etc., tout en s’affairant à confectionner un tas de petits fours pour le *Kiddouch*.

Nous étions tous ébahis de la voir tellement énergique malgré les traitements épuisants qu’elle endurait, et soudain si joyeuse et pleine de vie. Et tout ça, juste parce qu’elle préparait la *Bar-Mitsva* de son fils aîné ! Sa mère, ma grand-mère, s’en inquiétait grandement et la suppliait de se ménager en déléguant toute l’organisation, mais maman ne voulait rien savoir : elle s’occupait de tout, en chef d’« entreprise » investi et motivé.

La fête fut une véritable réussite, mais elle fut aussi, pour tous ceux qui étaient présents, un évènement extraordinaire, une magnifique leçon de morale, qui resta gravée dans les mémoires, même après plus de 30 ans.

Tous nos proches connaissaient la situation. Ma mère aurait pu choisir de vivre cet évènement en stricte intimité, afin de ne pas subir de questions ou de regards compatissants, mais elle fit fi de sa souffrance pour se donner entièrement à ceux qu’elle aimait plus que tout : ses enfants.

Elle accueillit les invités avec mon père, qui avait retrouvé des forces depuis la métamorphose de ma mère. Tous deux postés à l’entrée, ils reçurent chacun avec un sourire authentique et une joie véritable dans le cœur. Ma mère se conduisit comme une reine, digne et éblouissante. Elle avait tout mis de côté, sa maladie et son désespoir, pour redevenir une maman rayonnante, au point de nous faire oublier sa maladie le temps d’une soirée. La joie inondait la salle, nous étions heureux. Des *Rabbanim* prononcèrent des paroles de Torah tout en adressant des louanges à mes parents exceptionnels, les larmes coulèrent à flots, personne n’aborda le sujet, mais tous constatèrent l’incroyable abnégation de ma mère. Sans discours, sa conduite nous offrit le meilleur exemple d’amour de l’autre.

Le temps passa et grâce à Dieu, ma mère guérit. Petit à petit, nous retrouvâmes une vie normale et heureuse. Toutefois, nous gardions en nous une force et une profondeur que seules les personnes ayant traversé une telle épreuve peuvent ressentir.

Les années passèrent, il y eut d'autres *Bar-Mitsvot*, et puis vint le temps des mariages. Mes frères et moi souhaitions épouser des femmes juives et, *Baroukh Hachem*, au cours de nos études respectives, nous sommes restés des jeunes hommes sages qui eurent la chance de nous marier jeunes.

Nous avions tous trois de bonnes situations, de bonnes épouses, de beaux enfants, mais nous avions oublié, semble-t-il, quelque chose d'essentiel lors de la maladie de ma mère et il fut décidé d'En-Haut que je devais subir une nouvelle épreuve douloureuse pour m'en rappeler...

Ma femme et moi connaissions le bonheur d'avoir deux enfants magnifiques qui nous comblaient de joie et nous attendions l'arrivée du troisième. Lorsque les signes annonçant l'imminence de l'accouchement se déclenchèrent, je déposai vite les enfants chez mes parents pour conduire ma femme à l'hôpital. Elle fut reçue rapidement en salle d'accouchement. Tout s'annonçait pour le mieux quand soudain, la situation a dérapé.

Les médecins me demandèrent de sortir en urgence, sans me fournir la moindre explication, sans me dire ce qu'avaient vu la sage-femme et l'équipe médicale. J'entendis seulement les bip bip qui s'affolaient sur l'écran de l'ordinateur et je pris soudain conscience, avec effroi, que ma femme semblait subitement endormie. On m'éjecta de la salle et je me retrouvai dans la salle d'attente complètement désemparé et terrorisé, sans savoir vers qui me tourner.

J'étais dans le couloir, perdu, sans réaction, et visiblement livide ou tremblant – ou les deux à la fois –, parce qu'un homme vint me prendre le bras pour me faire asseoir.

- *Qu'est-ce qui ne va pas ? me demanda-t-il.*

Il avait une longue barbe et une grande Kippa noire et, sans que je ne sache vraiment pourquoi, cela me rassura et m'inspira confiance.

- *Ma femme... elle est en train d'accoucher et je ne sais pas pourquoi, tout le monde a paniqué et m'a fait sortir... balbutiai-je.*

- *Ne vous inquiétez pas, me dit-il, ça va aller.*

Et il me tendit un petit livre en hébreu en me disant :

- *Lisez ça maintenant, sans vous arrêter et ça ira, si D.ieu veut.*

J'avais quelque peu oublié mon hébreu depuis ma Bar-Mitsva, mais j'avais quand même assez de notions pour déchiffrer ce qui était écrit sur la couverture du livre : Téhilim du Roi David. J'avais toujours entendu que ce livre était un baume pour les blessures de tous ceux qui le lisaient et qu'il pouvait susciter des miracles. Aussi, je me suis mis à lire, lire, lire..., les yeux rougis par des larmes brûlantes. Soudain, j'ai ressenti un élan intérieur et je me suis adressé à Hachem « en direct » :

- *Pourquoi, mon D.ieu ? Pourquoi ? Tu as failli prendre ma mère il y a quelques années, et maintenant, Tu veux prendre ma femme ?...*

J'éclatai en sanglots.

- *Pourquoi ? Qu'est-ce que je T'ai fait ? Je T'en supplie, aie pitié de moi ! Je n'aurai pas la force de subir une telle épreuve ! Ne me la prends pas ! D.ieu, Toi qui es là quelque part je le sais, réponds-moi ! Je suis prêt à tout faire pour que Tu lui laisses la vie sauve, tout, Tu m'entends ? Dis-moi seulement ce que Tu veux ! Qu'est-ce que Tu attends de moi ?*

Toutes les personnes présentes dans la salle entendirent ces paroles et se tournèrent vers moi avec émotion. Celui qui m'avait prêté le livre de Téhilim revint me parler en me prenant la main :

- *Ne vous inquiétez pas, tout ce qu'Il fait est pour le bien.*

Et, avec les larmes aux yeux lui aussi, il m'a pris dans ses bras comme si j'étais son frère. Nous avons pleuré ensemble et nous avons supplié D.ieu d'épargner ma femme. J'entendais ses cris derrière la porte close. C'était atroce et pourtant, avec cet homme à mes côtés, je reprenais espoir.

Finalement, je me suis calmé, et nous avons lu les *Téhilim*. À un certain moment, il s'est levé pour me chercher un verre d'eau. Voyant que je ne connaissais pas les *Brakhot*, il m'a fait répéter après lui : « *Baroukh ata Ado... Elokénou melekh haolam chéhakol nihia bidvaro.* », « *Béni sois-Tu, Éternel, Roi de l'Univers, car tout a été créé par Ta parole* ».

J'ai répété la bénédiction, parfaitement conscient que Dieu attendait désormais certaines choses de moi, puisque je venais de Lui affirmer être prêt à tout pour sauver ma femme.

Et quelque chose d'extraordinaire s'est passé : au moment où j'ai prononcé cette *Brakha* et bu une gorgée d'eau, je me suis senti soudain différent, apaisé, comme rempli du sentiment d'avoir enfin rempli un devoir que j'aurais dû accomplir il y a bien des années.

Alors, mon ami, mon frère, mon ange gardien, qui restait là, à mes côtés, me parla avec beaucoup de délicatesse et m'expliqua que ce qu'Hachem attend de nous est écrit dans la Torah et qu'Il nous l'a donnée des milliers d'années auparavant sur le mont Sinaï. Il suffisait de s'y référer pour connaître Sa Volonté et être ainsi quitte de nos obligations.

Je ne savais rien ou presque de la Torah, ma femme non plus, et nous n'étions déjà plus si jeunes. Il me rétorqua qu'il n'y avait pas d'âge pour faire ce que l'on doit faire et que si, à l'instant même, je prenais quelque chose sur moi, il était certain que la Clémence Divine pourrait beaucoup plus aisément s'exprimer.

- *Mais qu'est-ce que je peux faire ?*
- *Dites merci chaque fois que vous le devez.*
- *Comment ?*
- *En disant les Brakhot avant et après manger et aussi chaque fois que vous sentez que c'est nécessaire. Par exemple, vous avez dit tout à l'heure que votre mère a failli partir il y a quelques années, c'est donc qu'elle est vivante aujourd'hui, mais avez-vous seulement pensé à remercier Dieu pour ce cadeau inestimable ?*

Je restai sans réponse, abasourdi. C'était tellement vrai ! Nous avions été témoins d'un miracle puis nous avons vécu en recevant sans cesse des cadeaux, croyant gentiment en Dieu (l'existence d'un Créateur, à l'origine de ce monde de merveilles, était pour nous une évidence), mais avions-nous pensé ne serait-ce qu'un instant à Le remercier de toutes Ses bontés. Jamais. Oui, me plaindre, ça je savais très bien le faire, mais Le remercier d'avoir sauvé ma mère... !

L'homme reprit la parole :

*- Vous savez, parfois, ce n'est qu'une toute petite chose qu'Hachem attend de nous. Il ne faut pas s'affoler ; peut-être que dans votre cas, Lui dire merci suffira. Essayez, qu'avez-vous à perdre ?*

Et, contre toute logique – alors que je ne connaissais rien de ce qui m'attendait dans les heures à venir et que le pire risquait de m'être annoncé –, touché par les paroles de cet inconnu qui m'obligeaient à reconnaître qu'effectivement, je n'avais pas remercié Hachem d'avoir épargné ma mère, j'ai dit : « Merci mon Dieu ».

À l'instant même, la porte de la salle d'accouchement de ma femme s'ouvrit et une infirmière m'annonça :

*- Félicitations, c'est une fille ! Et tout le monde va bien.*

Je restai coi, pétrifié comme une statue. Toutes sortes d'émotions se bousculaient en moi et je n'étais pas certain d'avoir bien entendu l'heureuse nouvelle, mais mon ange gardien vint me serrer la main en me souhaitant Mazal Tov ! Mazal Tov ! avec exaltation – ce qui eut pour effet de me faire reprendre mes esprits sur-le-champ. Je m'empressai de rentrer dans la salle où ma femme, pâle et faible, m'attendait toute souriante.

Je la félicitai et pris le bébé dans les bras, un peu sonné, mais émerveillé.

*- Que s'est-il passé ?*

Elle répondit que l'enfant était extrêmement mal engagé alors que la césarienne n'était plus envisageable, ce qui avait entraîné un début d'hémorragie. Je surmontai mon trouble pour lui raconter à mon tour ce qui m'était arrivé dans la salle d'attente et comment, à l'instant même où j'avais dit « merci », le malheur semblait s'être évaporé.

Malgré ma confusion, je trouvai les mots pour la réconforter et me délectai des premiers instants avec mon bébé dans les bras, puis une infirmière vint nous chercher pour nous conduire dans une chambre. Et là – c'était vraiment trop beau pour être vrai ! – je me retrouvai une fois de plus avec mon ange gardien dont la femme venait également d'accoucher et qui se retrouvait dans la même chambre. C'est ainsi que nous sortîmes tous deux au même moment de l'hôpital et qu'une grande histoire d'amitié commença.

Nous échangeâmes nos numéros de téléphone respectifs, chacun devant aller organiser mille et une choses de son côté, et nous nous quittâmes chaleureusement.

Quelques jours plus tard, il m'appela et nous invita ma femme et moi à la *Brit-Mila* de son fils, le huitième enfant d'une magnifique famille. Sans hésiter, je décidai de m'y rendre seul, ma femme étant trop fatiguée et occupée avec Léa, notre petite dernière, pour m'accompagner.

Quelque chose en moi avait changé. J'avais pris conscience que Dieu existait concrètement et que l'on pouvait communiquer avec Lui ! Ce n'était plus une simple abstraction qui dirige le monde et que l'on perçoit comme bienveillant parce que nos mères nous l'ont enseigné. C'était réel !

Dieu était devenu comme un « ami » proche, le meilleur ami du monde ! Et je sentais un besoin irrépressible de me rapprocher plus encore de Lui. Je comprenais désormais combien Il m'avait chouchouté toute ma vie, et combien Il veillait sur chacun d'entre nous, à tout instant. Ma femme avait été sauvée d'un grand danger durant son accouchement, et j'ai même appris par la suite que le bébé également avait failli ne pas survivre.

Aujourd'hui, je suis certain, sans l'ombre d'un doute, que ma prière sincère ainsi que mes remerciements tardifs – mais spectaculaires vu le moment de détresse durant lequel je les ai formulés – ont créé une connexion nouvelle entre Dieu et moi. Je l'ai vécu dans ma chair, c'était comme s'Il s'était dévoilé à moi en cet instant, de la même manière qu'Il s'était dévoilé à mes Pères, quelques milliers d'années auparavant, sur le mont Sinaï.

Pour toutes ces raisons, je me devais d'aller à cette *Brit-Mila*, je sentais que je devais à présent côtoyer de près une personne religieuse qui puisse répondre à mes nouvelles questions.

Je me rendis à l'évènement, aux premières heures du matin, dans une petite synagogue du 19<sup>ème</sup> arrondissement parisien. Je fus grandement impressionné par toute la modestie qui régnait. Comme était loin le monde du clinquant, de l'argent, du luxe et de la bêtise... Là, tout était vrai, simple, incroyable ! Comment un tel monde pouvait-il exister si près de moi, sans que j'en aie seulement soupçonné l'existence durant tant d'années ?

Mon ami me reçut avec une joie sincère. Je ne vis pas la maman, car les hommes étaient complètement séparés des femmes et qu'elles ne regardaient pas de notre côté durant la cérémonie. La discrétion incarnée !

Cette *Brit-Mila* fut la plus merveilleuse à laquelle j'ai assisté. Le *Sandak* tout vêtu de blanc – on aurait dit un ange – ne cessait de prier, puis, lorsque tout fut terminé, il bénit ceux qui le lui demandaient. J'appris que c'était un grand Rav et mon ami me conduisit vers lui afin de demander une *Brakha*. Me tenant devant lui, je me sentis terriblement ému et gêné, et je ne sus quoi dire, mais le saint homme eut un mot amical et il m'apaisa en me parlant comme si l'on se connaissait.

- *Tu es un ami d'Avraham ? me demanda-t-il.*
- *Oui.*
- *Tu souhaites sans doute une bonne santé pour toi et tous les tiens ?*
- *Oui*
- *Tu connais le mot *Mazal* ?*
- *Comme dans *Mazal Tov* ?*
- *Oui. En connais-tu la signification ?*
- *Une bonne fortune ? tentai-je après une courte hésitation.*
- *C'est ça, une bonne fortune. Eh bien, sache que tu peux jouir d'une bonne fortune en un instant si tu le souhaites, simplement en te faisant appeler par ton prénom juif. Quel est-il ?*
- *Its'hak.*
- *Eh bien, Its'hak, *Mazal Tov* et puisse le *Boré Olam*, le Créateur du monde, te donner une parfaite santé à toi et tous les tiens jusqu'à 120 ans !*
- *Merci.*

Il me fut difficile de contenir mon émotion.

Comme pour venir à mon aide, mon ami me conduisit ensuite au buffet où tout était tellement et incroyablement simple ! Nous avons pris chacun une assiette en plastique et des couverts. Nous avons également pris du pain et mon ami a tenu à ce que l'on fasse *Nétilat* et *Hamotsi* ; j'apprenais comment procéder en même temps qu'il me disait quoi faire. Un bout de charcuterie, des cornichons et d'excellentes salades faites maison par les femmes de la famille et les amies du quartier : voilà un magnifique festin !

C'était bon, sobre et authentique. Nous avons parlé tous les deux comme des amis de longue date, alors qu'en général, durant ce type de festivités, on parle de tout et de rien et surtout de rien – on sert des mains, mais on ne rencontre véritablement personne. Là, tout était différent. Je me régalaïs physiquement et spirituellement !

Je lui ai raconté ce que je vivais intérieurement, par rapport à mon contact nouvellement établi avec Dieu. Il m'écucha attentivement et me dit qu'il souhaitait nous inviter pour un Chabbath en m'annonçant que ma vie allait changer.

Je passai donc un moment exquis en sa compagnie, puis me rendis ensuite à mon travail, rempli d'une lumière inconnue jusque-là.

Pendant les jours et semaines qui suivirent, j'appelais souvent Avraham et je lui posais toutes sortes de questions pour savoir comment sentir Dieu, comme durant « l'incident » de la clinique ; il me guida.

Je ne parlais pas vraiment de tout cela à ma femme, pensant qu'il était préférable d'acquérir moi-même de bonnes bases de judaïsme afin de pouvoir, le moment venu, la convaincre de me suivre dans la nouvelle voie que j'avais décidé d'emprunter. Simplement parce que je ne pouvais pas ne pas l'emprunter !

L'image de ma mère au moment de ma *Bar-Mitsva* ne cessait de tourner dans mon esprit, comme si cet évènement avait un lien particulièrement fort avec ce retour à la religion, que je devais effectuer presque malgré moi.

Je me suis mis à parler à Dieu tout le temps. Je Lui demandais ce qu'Il attendait de moi, qu'Il m'aide à trouver les bonnes personnes pour renforcer le contact entre nous, qu'Il m'aide à parler à ma femme de ce retour stupéfiant et qu'elle veuille bien me suivre, etc. Je Lui demandais tout, à chaque instant de ma nouvelle vie, et j'étais heureux ! Heureux comme jamais auparavant. J'étais d'une nature plutôt anxieuse et des angoisses me tourmentaient sans cesse auparavant, surtout au moment des accouchements. Ma femme est une personne adorable avec un très grand cœur, mais les naissances étaient éprouvantes pour elle et chaque fois, j'avais l'impression de devoir porter seul la vie de tous les miens. Cela pesait lourd, trop lourd pour moi et je perdais pied.

Mais cette fois-ci, c'était différent. Je découvrais un nouveau monde et c'était plus fort que pour Colomb découvrant l'Amérique ! C'était étourdissant, parce que cela touchait à l'éternité, au sens de la vie à laquelle je n'avais jamais vraiment cherché de sens, mais qui m'avait en fait toujours posé problème.

Le temps passa et je pris sur moi de commencer à respecter Chabbath : je récitaïs le *Kiddouch*, honorais les trois repas, allais à la synagogue à pied, et surtout, j'avais arrêté de travailler ce jour-là. Ma femme ne posa pas vraiment de questions, mais je sentis qu'elle approuvait mes décisions.

Un jour, nous avons parlé et je lui ai expliqué où j'en étais dans la vie et combien je me sentais bien. Elle m'a alors répondu qu'elle avait perçu un bouleversement en moi sans comprendre de quoi il s'agissait et qu'elle avait conscience que je me dirigeais dans la bonne direction. Nous avons continué progressivement ensemble, nous avons passé des *Chabbatot* mémorables chez Avraham et sa famille, nous avons ressenti la lumière de la *Kédoucha* comme nulle part ailleurs. Et nous sommes restés éblouis jusqu'à aujourd'hui, 15 ans plus tard, par l'intensité de la relation que nous entretenons avec notre Créateur, grâce aux *Mitsvot*.

Nous avons depuis intégré parfaitement que le seul vrai moyen de communication avec Lui, et la seule voie pour nous blottir contre Lui, est de réaliser Sa volonté en pratiquant la Torah sans concessions.

Pour cela aussi, je Lui dis... Merci.

## Histoire n° 2

---

*« Que tes jambes fonctionnent  
au mieux et au plus vite »*

---

800



J'ai le mérite d'avoir été nommée d'après le prénom de mon arrière-grand-mère. C'est mon père qui l'a choisi parce qu'il était celui de sa grand-mère qu'il chérissait tant et ma mère l'a accepté parce qu'elle le trouvait joli. Ce prénom que je porte, Dina, lié au mot « Din – Loi » en hébreu, est sans doute celui qui m'a permis de rejoindre la Torah de mes ancêtres et de connaître le bonheur d'une vie fidèle aux lois d'Hachem.

Cela n'était pas évident, au départ, parce ma mère, la femme que mon père, Juif algérien, avait épousée, n'était pas juive.

Mes parents se sont connus très jeunes, et lorsque ma mère se retrouva enceinte de moi, ils décidèrent de se marier. Les parents de ma mère – avec lesquels elle entretenait déjà des rapports difficiles – n'acceptèrent pas du tout ce choix et firent tout pour qu'elle ne garde pas l'enfant qu'elle portait, ce qui eut pour conséquence une rupture totale entre eux. Par contre, la famille de mon père, qui n'était pas observante, la reçut à bras ouverts. Nous habitions à proximité les uns des autres, ce qui nous a permis, tout naturellement, d'entretenir de profonds liens d'affection.

Mes parents sont des gens agréables qui s'entendent bien. Ils eurent trois enfants après moi et tiennent un magasin de vêtements au centre-ville. Notre enfance fut joyeuse et sereine. Nous avons fait de bonnes études et rien n'est venu troubler cette paisible routine jusqu'à l'évènement qui a marqué nos existences à tout jamais. Celui qui, selon la Volonté divine, a scellé notre destin et nous a poussés dans une tout autre direction...

J'avais 18 ans. J'étais en terminale et j'étais folle de joie à l'idée de partir en week-end à Dieppe avec quelques amis de ma classe. Stéphane, le garçon que je fréquentais à l'époque, avait obtenu son permis de conduire et nous avions organisé cette virée entre copains à moindres frais puisque nous profitions de sa voiture pour le voyage. Aujourd'hui encore, je peux m'en souvenir comme si j'y étais...

Nous sommes sur l'autoroute, filant à vive allure, palabrant au sujet de nos divers projets de divertissements... Et soudain, c'est l'explosion ! En un éclair, nous sombrons en enfer. Stéphane s'agrippe de toutes ses forces au volant, mais le véhicule est incontrôlable, nous volons dans le décor et tout bascule. Nous finissons dans un fossé, la tête à l'endroit après deux tonneaux.

Un silence pesant et interminable s'ensuit. Je pense immédiatement que tous les autres sont morts, mais je ne veux pas découvrir l'horrible vérité. Et puis finalement, je commence à entendre des voix :

- *Laurent ? Ça va ?*

C'est Caroline.

- *Oui. J'ai mal partout et je ne peux pas bouger le bras, mais ça va..., je crois.*

- *Sandrine ?*

- *Ça... Ça va !*

Et elle éclate en sanglots hystériques.

- *Calme-toi je t'en prie..., lui dis-je d'une voix faible, mais qui se veut rassurante.*

- *Stéphane ? ... Stéphane ?*

Laurent, qui se trouve sur le siège passager, lui touche la main, lui tapote les joues... Aucune réaction !

Soudain, on entendit des ambulances. Un automobiliste avait dû voir l'accident et prévenir les services d'urgence.

Ils arrivèrent en quelques minutes et nous sortirent avec la plus extrême délicatesse de la voiture défoncée. Certains étaient coincés et trop grièvement blessés pour qu'on les extraie à la va-vite, et les secours y ont passé des heures, ce que j'ai su bien plus tard...

J'eus la chance d'être parmi les premiers évacués, avec Sandrine et Caroline et nous nous sommes retrouvées à l'hôpital, sans nouvelles de Stéphane, sachant seulement que Laurent était vivant.

On nous fit subir de nombreux examens, et puis Laurent nous a finalement rejointes. Mais ce fut pour nous annoncer le pire :

« Stéphane est mort ! »

Il nous l'a dit comme ça, de but en blanc.

J'ai entendu la nouvelle, mais je n'ai pas réagi : il aurait pu tout aussi bien m'asséner un coup de gourdin sur le crâne, cela aurait eu le même effet.

J'étais K.O, absolument hors circuit, déconnectée. Je ne comprenais plus rien.

Lorsque mes parents sont arrivés, ils m'ont enlacée, embrassée, et ils ont pleuré sans pouvoir s'arrêter. Mais moi, je restais sans réaction, comme un robot !

Je crois que je me suis sentie comme une automate alors, sans réflexes, sans le moindre sentiment, emplie seulement d'un gigantesque point d'interrogation au fond du cœur.

J'avais une vie merveilleuse, un copain adorable, une famille géniale, des amis extras, et soudain, en quelques secondes, parce qu'un pneu avait explosé, je me retrouvais sans copain, avec des blessures partout – certainement graves d'après les médecins –, des amis estropiés eux aussi, et un goût amer dans la bouche comme si le malheur avait pénétré chacun de mes organes, telle une encre noire qui se répand sur un poème magnifique et efface tout en un instant !

Mes amis survivants s'en étaient à peu près bien sortis : des fractures pour la plupart, l'un dut subir une opération du dos, ce fut le cas le plus grave les concernant. Quant à moi, je n'arrivais plus à marcher.

Les médecins demandèrent à parler à mon père, et quand il revint à mon chevet, je vis qu'il n'était plus le même homme. Je ne savais pas encore pourquoi.

Mais au fond, peut-être que si... je le savais déjà.

Quelques jours plus tard eut lieu l'enterrement de Stéphane, ainsi que la funeste annonce que je ne pourrais sans doute plus jamais marcher.

Le désespoir envahit notre maison. Les coups de téléphone n'arrêtaient pas, mais mes parents ne répondaient qu'à la famille proche en leur demandant de donner des nouvelles aux autres ; ils n'avaient pas les forces de faire davantage.

J'ai tenu à assister à l'enterrement. Mes parents m'y ont conduit en fauteuil roulant. Je connaissais les parents de Stéphane et être témoin de leur douleur m'était insoutenable. On s'est embrassé, on a pleuré, on a fait des éloges funèbres sans fin tellement on l'aimait. C'était vraiment un garçon bien

et tout le monde l'appréciait. Nous étions assommés, brisés, désespérés. J'avais le sentiment que nous n'étions que des gosses, et je ne voyais pas pourquoi des enfants comme nous devaient se retrouver dans une telle détresse...

Chacun est rentré chez soi après cela et il a fallu commencer à soigner les plaies.

Le temps, dans une situation de malheur, est le meilleur allié. Ma famille a été merveilleuse et je dois dire, avec le recul, que cette période fut en fait la plus « fructueuse » de notre vie. Je m'explique : lorsque tout va bien, on ne se pose pas tellement de questions et c'est seulement lorsque le malheur s'abat sur notre tête que l'on commence à chercher des réponses. Nous aussi, à partir de ce drame, nous avons commencé à chercher... Quoi ? Nous ne le savions pas exactement. Un sens à tout ce que nous vivions, peut-être... Car il y avait forcément un sens à tout ça ! Sinon, à quoi bon la vie ?

Mon père et moi avons eu la même réaction : nous avons emprunté des livres à la synagogue. Mon père avait longuement parlé avec le Rav et celui-ci l'avait encouragé à lire certains livres de philosophie juive. Suivant ses conseils, nous avons commencé par les ouvrages du Rav Arié Kaplan.

Comment vous expliquer... ? Ce fut pour nous un véritable électrochoc mental !

Nous qui ne nous étions jamais vraiment posé de questions, qui avions vécu notre judaïsme comme une simple tradition – réunions familiales chez nos grands-parents le vendredi soir, le jour de *Kippour*, et pour l'allumage des bougies de '*Hanouka* –, nous avons réalisé, avec la lecture de quelques livres dans ce moment de détresse, qu'il y avait un Créateur du monde !

Et nous avons découvert qu'au-delà de ce fait irréfutable, ce Créateur était présent à chaque instant, veillait sur nous individuellement et collectivement, en permanence, et qu'Il nous donnait la possibilité de demeurer en contact avec Lui au travers des *Mitsvot*.

Comme nous l'a dit le Rav, un jour où nous prenions un cours avec lui, mon père et moi :

*« Vous pouvez observer que, de nos jours, avec le téléphone portable, nous avons la possibilité d'être en contact avec la personne de notre choix à tout moment. Comprenez donc que pour un homme vivant il y a seulement 100 ans, ce téléphone sans fil aurait déjà été en soi une preuve irréfutable de l'existence de Dieu. »*

*En réalité, les hommes de cette époque croyaient en Dieu et n'avaient pas besoin de preuve, et c'est sans doute la raison pour laquelle notre époque renouvelle sans cesse les « prodiges » scientifiques, afin de nous montrer que pour Dieu, rien n'est impossible.*

*Si deux êtres humains peuvent converser sans se voir et en se trouvant aux deux extrémités de la planète Terre, combien alors est-ce évident et aisément pour le Créateur du monde de communiquer avec nous, même sans téléphone ! »*

Chaque conversation avec le Rav, chaque livre, nous rapprochait à vitesse grand V de la pratique de la religion juive. Ma mère ne se sentait pas très concernée, mais elle nous laissait faire. Elle souffrait tant pour moi !

C'est ainsi que j'ai entamé un processus de conversion. J'ai instauré la Cacheroute à la maison, j'ai commencé à respecter Chabbath et je suis entrée en contact avec un grand Rav à Paris qui s'occupait tout particulièrement de cas de conversions comme le mien. Je ne sortais alors plus jamais, sauf pour me rendre à des cours, accompagnée de mon père.

Tout le monde avait organisé la maison de sorte à me faciliter la vie et personne ne me refusait rien. Lorsque je vois aujourd'hui combien de jeunes doivent se battre pour vivre leur judaïsme et se retrouvent contraints de lutter contre des familles hostiles, je comprends pourquoi ce malheur s'est abattu sur moi, et ça m'aide à le supporter. Je n'aurais en effet jamais fait un tel retour à la religion sans mon accident. Je ressens une reconnaissance infinie envers Hachem de m'avoir ouvert Ses bras et montré Sa Lumière, que j'aurais certainement ignorés toute ma vie sinon.

Certes j'ai souffert, il m'a fallu des années pour ne plus faire de cauchemars et oublier Stéphane, mais la Torah m'a donné de l'oxygène, elle m'a

sauvé la vie ! Sans cela, j'aurais plongé dans je ne sais quelle drogue ou antidépresseur. Tout cela, c'est aussi grâce à mon père : il a lui-même cherché un sens à ce malheur qui lui était trop insoutenable et m'a guidée vers la Torah.

Je subissais par ailleurs de lourdes opérations, destinées à remettre mes jambes en état de marche, en tout cas selon les espoirs des médecins.

J'ai vécu cinq années de souffrances qui furent en même temps cinq années de délices, parce que nous avions instauré toutes les règles de la vie juive à la maison, et que tout le monde nous suivit peu à peu.

Seul cet accident avait pu créer une telle osmose entre nous. Ils étaient tellement solidaires et soucieux de m'aider dans ma souffrance, que ma mère, ainsi que mes trois frères et sœurs, respectivement âgés de 16, 15, et 10 ans quand le drame s'est produit, se sont tous convertis au judaïsme. Et nous sommes tous devenus orthodoxes, jusqu'au jour d'aujourd'hui.

Mes parents se sont mariés sous la 'Houppa en cours de route. Nous étions tous là, nous leurs enfants, en pleurs ! Et les grands-parents, oncles et tantes, etc., qui, dans les autres familles, se montrent désagréables et froissés lorsque l'un des membres devient religieux, se sont montrés favorables à notre choix, tout cela bien évidemment parce que j'avais été gravement accidentée. Cela a permis que tout se fasse sans divergences ni déchirements.

Quel bonheur quand j'y pense !

Comme quoi, il faut toujours regarder le bon côté des choses dans la vie, parce qu'il y a toujours un côté positif, même dans les pires situations, si l'on veut bien se donner la peine de le voir...

Cinq années de *Téchouva* ont passé, et avec elles, tout espoir que je remarche un jour. Pourtant, quelque chose au fond de moi me disait qu'il ne fallait pas renoncer. Je décidai alors d'entreprendre un voyage en Israël afin de demander une *Brakha* à un Rav très célèbre et réputé comme étant un grand *Tsadik*. J'avais alors 23 ans.

Ma mère a tenu à m'accompagner et nous nous sommes donc retrouvées toutes les deux dans un hôtel près de Bné Brak, ville où se trouvait le Rav.

Nous avons convenu d'un rendez-vous à son domicile. À notre arrivée, nous avons été introduites dans un bureau, et quelques minutes plus tard, le Rav a fait son apparition. Ma mère s'est levée par respect et moi, bien entendu, je suis restée clouée dans mon fauteuil roulant, mais j'ai fait un petit geste pour signifier que j'aurais aussi voulu me lever devant lui. J'ai regardé son visage et, je ne sais pas pourquoi, je me suis aussitôt effondrée en pleurs ! L'émotion était trop forte, il me faisait l'effet d'un être en dehors du temps et tellement différent des autres hommes... Je pleurais sans pouvoir m'arrêter, couverte de honte, tandis que ma mère, ne sachant pas quoi faire, me tendait des mouchoirs d'un air désespéré.

Le Rav est resté immobile, m'a simplement souri et m'a dit en anglais :

*« Pleure mon enfant, pleure, il est temps. »*

J'avais les yeux brouillés par les larmes et je sentais combien il avait raison : je versais les larmes qui n'avaient jamais voulu couler depuis l'accident. Tout s'était bloqué à l'intérieur de moi et j'avais fait *Téchouva* avec ma tête, par évidence, mais mon cœur lui, était resté figé et sans vie, durant toutes ces années.

Je n'avais plus la notion du temps, mais je crois bien que je suis restée là, à pleurer, pendant au moins un quart d'heure. Ma mère avait fini par se joindre à moi et le Rav avait répété cette phrase pleine de compassion pour une situation qu'il n'était pas censé connaître : « Pleure mon enfant, pleure, il est temps ».

Lorsque j'ai enfin réussi à me calmer, je lui ai raconté mon histoire en quelques phrases. Devançant ma demande, il m'a alors bénie :

*« Que tes jambes fonctionnent au mieux et au plus vite, et que tu te maries dans l'année ! »*

Après quoi, il nous a dirigées jusqu'à la cuisine où se tenait sa femme, puis il est sorti. La *Rabbanite* s'est mise à nous parler comme à des amies de longue date. Elle a posé toutes sortes de questions, s'est beaucoup intéressée à mon histoire, et lorsqu'elle a entendu que j'avais entamé un processus de conversion après mon terrible accident, elle s'est rapprochée de moi, m'a embrassée sur le front, s'est accroupie à ma hauteur pour me parler face à face et m'a dit :

« *Tu as une grande et belle Néchama, tu as fait exactement ce que le Boré Olam attendait de toi dans un tel moment. Si seulement tous les Juifs du monde pouvaient comprendre les leçons de la vie, comme toi tu l'as comprise ! Sois bénie d'une Réfoua Chéléma, ainsi que d'une belle famille.* »

Après cela, elle s'est relevée et nous a invitées pour le Chabbath que nous devions passer en Israël. Très émues, nous l'avons remerciée avec effusion et nous avons pris congé.

Nous avons passé chez eux un Chabbath féerique – si l'on peut employer une telle terminologie pour ce qui concerne le sacré. Tout était si simple... J'ai du mal à vous décrire les choses, c'était comme lorsque l'on ressent un bonheur intense au plus profond de soi, mais que l'on est, en même temps, parfaitement calme et serein, comme un goût du paradis. Indescriptible !

Nous sommes retournées en France, pleines d'une force nouvelle et d'une lumière sainte. Je devais subir une nouvelle opération deux semaines plus tard et j'étais confiante : cette fois, ce serait la bonne, j'en étais sûre !

Effectivement, l'opération fut un succès. Notre communauté s'était réparti le livre des *Téhilim* du Roi David ; les gens avaient passé la matinée à prier, chacun où il se trouvait, l'un au travail, l'autre à l'école...

Je me suis réveillée et le miracle eut lieu. La nouvelle que j'avais rêvé d'entendre des millions de fois a enfin parcouru les ondes pour parvenir jusqu'à mes oreilles :

« *Vous allez pouvoir remarquer, Mademoiselle, le cauchemar est terminé !* »

J'ai regardé la douce infirmière comme si je n'y croyais pas – tout en y croyant –, j'ai regardé mes parents qui sont venus m'enlacer en pleurant de bonheur, et j'ai fondu en larmes moi aussi. Mais immédiatement après, comme le jour de ma conversion, j'ai saisi mon livre de Prières et j'ai chanté *Nichmat Kol 'Haï* pour remercier mon Papa Qui est là-Haut et Qui veille sur moi avec amour, comme Il veille sur nous tous.

Les années ont passé depuis, j'ai guéri après une très longue rééducation (je ne suis pas sprinteuse, mais je suis debout) à l'issue de laquelle j'ai fait quelques *Chiddoukhim*, puis je me suis mariée avec un homme merveilleux avec qui j'ai cinq merveilleux enfants.

Aujourd’hui encore, cette phrase me permet d’avancer : « Accroche-toi ! Oui, la vie est dure ; oui, parfois les gens meurent autour de nous et parfois, on ne se relève pas d’un fauteuil roulant, mais il faut s’accrocher, parce que la vie vaut vraiment la peine d’être vécue quand elle a un sens, il faut juste combattre le *Yétser Hara* pour lui donner le bon sens ! »



## **Histoire n°3**

---

*Mon plus beau selfie*

---

ঢোঢ়



**D**evant mon miroir, je me regarde. Après un régime intensif et trois mois d'abdos, je suis enfin prête pour cet été. Il faut l'avouer, je suis au top ! Je prends quelques selfies pour les poster sur Facebook quand le téléphone sonne. C'est Jessica. Elle est en bas dans le taxi et m'attend pour que nous nous rendions à l'aéroport de Roissy direction Tel-Aviv !

Pour ceux qui l'ignorent encore, Tel-Aviv est l'endroit incontournable de la jeunesse parisienne. Chaque été, tout le monde afflue avec l'espoir de faire de nouvelles rencontres. Évidemment, certains vous diront que « Tel-Aviv l'été, c'est insupportable, il y a tout Paris ! », mais si les plages Banana ou Frishman sont pleines à craquer, ce n'est pas sans raison. Pour ma part, j'ai passé une année difficile et je compte bien profiter de mes vacances pour rencontrer quelqu'un.

Il y a six mois, après deux ans de fréquentation, j'ai rompu avec mon premier amour. Nous nous étions rencontrés en BTS optique et depuis, nous étions inséparables. Je pensais vraiment que nous finirions par nous marier, mais un peu avant la fin de notre relation, il était devenu distant. Suspicieuse, j'avais épluché ses mails, son Facebook et son Skype pour découvrir finalement qu'il me trompait avec une non-juive. Ce jour-là, j'ai cru que j'allais mourir. En deux minutes, tout ce que je pensais avoir construit avec lui disparut en fumée.

Heureusement, mes amies m'ont soutenue. Grâce à elles, j'ai tenu le coup. Pour l'oublier, je passais toutes mes soirées en boîte de nuit. Parfois, je faisais des rencontres hasardeuses, mais au moins, je n'avais pas le temps de penser à lui. Avec le temps, je suis passée à autre chose et aujourd'hui, à 21 ans, j'espère vraiment rencontrer la bonne personne.

C'est dans cette optique que je pose mes valises au Crown Plaza avec Jessica et Déborah, mes meilleures amies. Après quelques minutes de repos, en route vers la mer...

Le premier jour de plage est toujours un peu difficile. On ressent une gêne la première fois que l'on enlève ses vêtements et que l'on reste en maillot de bain. Du coin de l'œil, on voit les regards des garçons qui se posent sur nous. Au fond, on sait que tout se joue à ce moment-là. Puis, petit à petit, on est à l'aise (le bronzage aide) et on s'habitue à l'ambiance.

Pour attirer l'attention, les filles comme les garçons marchent en bande le long de la plage. Tout le monde parade et peu de personnes sont dans l'eau. Soyons honnêtes, le but est de dire bonjour au maximum de personnes pour faire de nouvelles connaissances.

Après cette première journée de détente, nous pouvons enfin rentrer chez nous toutes bronzées et nous préparer pour aller en boîte de nuit ! Ce soir, je vais retrouver un garçon qui m'a draguée toute l'après-midi ! Je le connaissais déjà de Paris, mais on ne s'était jamais parlé. C'est un garçon très charmeur et amusant, toujours très bien entouré, qui a beaucoup de succès avec les filles. Au fond, je suis flattée qu'il se soit intéressé à moi.

Pour lui plaire, je reste une heure devant mon armoire à réfléchir à la robe que je vais mettre. Tout le secret est d'être séduisante sans être vulgaire. Avec notre groupe d'amis, on se retrouve au Burger-bar pour organiser la soirée, mais je ne vois pas le garçon.

Un peu plus tard dans la nuit, je l'aperçois au loin en train de discuter avec une fille. Il ne fait pas attention à moi et reste avec elle toute la soirée. Je suis très déçue, mais je fais comme si de rien n'était et je danse avec d'autres garçons.

Le soir dans mon lit, je ne trouve pas le sommeil et je réfléchis : « À ce point c'est difficile de trouver un garçon bien ! » J'ai l'impression que tous ne sont intéressés que par une seule chose. Si ça ne marche pas avec une fille, ils essaieront avec une autre. Je me sens vide.

Les jours passent et se ressemblent : une alternance de plage et de boîtes de nuit, de rencontres et de déceptions.

Vers la fin de notre séjour, nous décidons d'aller au *Kotel* et de retrouver Mégane ou plutôt 'Hanna depuis qu'elle a fait *Téchouva*.

Au lycée, Jessica, Déborah, Mégane et moi étions inséparables. Nous partagions tout : nos secrets, nos soirées et nos vacances. Quand vous en voyiez une, les autres n'étaient pas bien loin, mais il y a un peu plus d'un an, les choses ont changé. Mégane a rencontré un garçon religieux à la fac. Il lui plaisait beaucoup et ils passaient leurs soirées à discuter de la vie, de religion. Elle a commencé à aller à des cours de Torah avec lui, puis a troqué ses shorts contre des jupes pour finalement partir un an en séminaire

pendant qu'il était à la *Yéchiva*. Depuis son départ, je ne l'ai vue qu'une fois à *Pessa'h* et nous avons parlé quelquefois par téléphone, mais elle a tellement changé que j'ai du mal à lui raconter mon quotidien. Nous faisons partie désormais de deux univers différents. En attendant, nous voici devant le *Kotel* à l'attendre.

Le temps passe et le soleil se fait de plus en plus chaud, mais pas de Mégane à l'horizon. Après des minutes interminables, nous nous retrouvons enfin.

Elle est radieuse. Grande brune aux cheveux ondulés, Mégane a toujours eu une prestance naturelle. Il faut l'avouer, la *Tsniout* n'y a rien changé. Après avoir prié au Mur des Lamentations, nous nous dirigeons vers la Mamila pour déjeuner et discuter.

À peine installées, Mégane nous annonça : « Les filles, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer ! Je me marie après *Souccot* ». Je manquai de m'étouffer. Je savais bien que les religieux se mariaient jeunes, mais elle n'avait même pas terminé ses études ! Évidemment, nous nous gardâmes de lui faire la moindre remarque et nous nous empressâmes de la féliciter.

Pendant les deux heures qui suivirent, elle nous décrivit son bonheur d'être dans la Torah puis nous expliqua à quel point une relation de couple n'avait rien à voir lorsque l'on est pratiquant, pas de problème de jalousie ni de tromperie... Étant *Chomrim Négua*, ils avaient développé un véritable respect mutuel.

Je ne vous cache pas qu'en entendant toutes ces belles paroles, je l'enviais de connaître un tel bonheur.

Au moment de quitter le restaurant, Mégane me prit à part pour me dire qu'elle m'avait toujours considérée comme une sœur et qu'elle souhaitait que je passe Chabbath avec elle à Jérusalem.

Rester à Jérusalem ! C'est un peu comme renoncer à des vacances à Ibiza pour aller dans un couvent !

Je voulais tellement lui dire : « Même pas en rêve je reste trois jours chez les religieux ! », mais je l'aimais trop pour ça. J'essayais toutefois de lui dire que je ne pouvais pas rester, car je n'avais pas pris mes vêtements... mais elle me répondit que de toutes les manières, mes shorts n'auraient pas d'utilité là où on allait dormir.

Effectivement, l'appartement qu'elle partageait avec deux autres filles se trouve à Bayit Vagan. Pour ceux qui l'ignorent, il s'agit d'un quartier très religieux de Jérusalem où habitent beaucoup de Français.

Dans le bus qui nous conduisit chez elle, tous les hommes étaient habillés en costume noir, chemise blanche et chapeau. Les femmes, quant à elles, portaient de longues jupes, des t-shirts à manches longues et des collants alors qu'il faisait 35 degrés à l'extérieur.

Je ne me sentais pas du tout à mon aise. J'avais l'impression que tout le monde me regardait.

Une fois dans son appartement, je me détendis un peu. L'une de ses colocatrices était à Paris et l'autre, chez sa tante à Natanya.

Nous commençâmes à discuter, je lui racontai mes mésaventures sentimentales, elle me parla de son année en Israël, m'expliqua dans quel univers elle évoluait... On se remémorait nos souvenirs, nos fous rires. Au fur et à mesure de la soirée, je me rendis compte que la Torah ne l'avait pas changée. Certes, son mode de vie était radicalement différent, mais elle était restée la Mégane drôle et gentille que je connaissais et appréciais.

J'avais toujours pensé que les gens qui revenaient vers Dieu étaient des faibles, sans repère. Sinon, pourquoi s'imposer autant de contraintes ?

Mais plus je parlais à Mégane plus je m'apercevais que c'était bien plus que ça. Elle qui avait toujours été angoissée avait gagné en sérénité. Sa foi en Dieu lui avait donné une confiance incroyable en la vie.

Après des heures de discussion, je lui demandai si elle aurait pu se sentir aussi bien aujourd'hui sans la Torah. Pour m'expliquer que non, elle prit un exemple entendu à l'un de ses cours :

« Un roi avait un fils daltonien. Lui qui s'était toujours imaginé le voir devenir artiste peintre ne put se résoudre à cet handicap. Après une longue période de recrutement, il embaucha le meilleur peintre du pays pour enseigner à son fils.

Après des mois de travail, le maître informa le roi que son enfant était fin prêt.

Fou de joie, le roi organisa une fête pendant laquelle le prince devait peindre une toile. Tous les habitants accoururent pour l'événement et devant leurs yeux admiratifs, il peignit un véritable chef-d'œuvre.

Les mois passèrent et le roi demanda à son fils de lui peindre de nouveau une toile, mais ce dernier n'y parvint pas. Le roi convoqua le peintre sur-le-champ et celui-ci lui expliqua :

« Monseigneur, votre fils est daltonien. Tous les cours ne pourront rien y changer. Pour tenir mes engagements, j'ai inscrit des numéros sur la toile pour qu'il sache quelle couleur utiliser. »

À l'image de ce fils, sans les numéros sur la toile (les commandements de la Torah), nous ne pouvons différencier l'essentiel du superficiel, mettre nos priorités au bon endroit.

Sans m'en rendre compte ce soir-là, notre conversation fut le prélude de ma future *Téchouva*...

Vendredi au réveil, Mégane m'annonça que nous étions invitées Chabbath chez une famille extraordinaire. Elle les avait rencontrés l'année de son séminaire et s'était liée d'amitié avec la femme. Pour me convaincre de venir, elle m'assura que ce n'était pas des religieux « coincés » et me promit que je ne me sentirai pas mal à l'aise parmi eux. Je me laissai convaincre.

Je me déguisai donc en religieuse. Cette fois-ci, pas question de poster la photo sur Facebook !

Soyons honnêtes, même si je n'ai jamais connu d'orthodoxes, je considère les religieux comme des personnes d'un autre temps qui se soustraient à toute modernité, le mari passant son temps à étudier au détriment du travail et de sa femme épuisée qui s'occupe de ses 10 enfants...

Au cours de ce Chabbath toutefois, tous mes préjugés volèrent en éclats. Certes sur la forme, j'avais raison. Il s'agissait d'une famille parfaitement orthodoxe : barbe et chapeau pour Monsieur, tête couverte et jupe longue pour Madame, 6 enfants, pas de connexion Internet ni de télévision à la maison, et seule une grande bibliothèque de livres de Torah et des tableaux de *Rabbanim* décorent l'appartement. Mais sur le fond, j'étais complètement à côté de la plaque.

À mon arrivée, la maîtresse de maison nous accueillit chaleureusement. Ses vêtements ne laissaient pas transparaître ses formes, mais elle était très classe.

Ensemble, nous avons allumé les bougies puis tout d'un coup, une atmosphère spéciale envahit le foyer.

Au retour d'*Arvit*, son mari a fait le *Kiddouch* et a béni chacun de ses enfants. La table était merveilleusement disposée et les plats s'enchaînaient comme si l'on fêtait quelque chose d'important. Le mari et la femme avaient préparé ensemble le repas, ils étaient fiers l'un de l'autre et n'arrêtaient pas de se complimenter. Lorsque le dessert fut servi, le mari prit la parole pour dire quelques mots de Torah. Loin de tenir un discours illuminé, son *Dvar Torah* était très intéressant. Tandis qu'il parlait, je fus frappée par le regard admiratif de sa femme, ses yeux brillaient. Après tant d'années de mariage, ce couple était magnifique, ils avaient énormément de respect l'un pour l'autre. En une soirée, ils réussirent à changer l'image que j'avais des vieux couples toujours prêts à se chamailler.

À la fin du repas, j'ai lu le *Birkat Hamazone* en hébreu difficilement, mais avec l'aide et les encouragements de toute la famille. Je fus touchée de sentir que l'écart religieux n'était pas considéré comme une honte, mais qu'au contraire, ils voyaient mes efforts avec beaucoup d'admiration.

Le lendemain matin, nous nous sommes levées tôt pour nous rendre à la synagogue. J'ai prié à mon rythme et le Rav a fait un petit cours en français sur la *Paracha* de la semaine.

Le midi se passa comme la veille : la prière, le repas avec des mots de Torah des enfants cette fois. Les parents les mettaient en valeur lorsqu'ils prenaient la parole et leur donnaient de l'importance.

Pendant tout Chabbath, j'ai ressenti quelque chose que je n'avais jamais éprouvé auparavant. Je me sentais si bien que j'ai commencé à désirer avoir le même foyer plus tard. Pendant la *Hadlala*, j'avais comme une angoisse, j'étais déçue que ça se termine.

Dans l'univers dans lequel j'ai grandi, il n'y a jamais eu de réel souci de l'autre. Mon père a toujours travaillé très dur pour que l'on ne manque de rien, mais il ne s'est jamais préoccupé de ce qui se passait à l'école, de

savoir si l'on se sentait bien. Lorsqu'il rentrait, il était épuisé et s'affalait devant la télé. Ma mère, quant à elle, est très affectueuse, mais s'angoisse pour tout.

Ce Chabbath à Bayit Vagan m'a mis une claque spirituelle.

Dès mon retour en France, j'ai pris sur moi d'observer Chabbath et sur les conseils de Mégane, j'ai commencé à me rendre à des cours de Torah pour jeunes.

L'année qui suivit fut difficile, car d'un côté j'avais conscience qu'une vie de Torah était ce à quoi j'aspirais, mais d'un autre côté, je ne trouvais pas la force de changer d'environnement, alors j'avançais doucement. Un jour j'étudiais la Torah et le lendemain, j'allais en soirée. Ma difficulté de choisir était telle qu'à la fin de l'année, au moment de me décider entre des vacances à Tel-Aviv et le séminaire à Jérusalem, j'ai commencé mon séjour à Tel-Aviv pour me purifier ensuite quinze jours à Jérusalem...

Mais grâce à Dieu, une fois au séminaire, je pris conscience de mon rôle en tant que femme juive. Ayant terminé mes études d'optométriste, j'ai profité de l'occasion pour rester l'année d'après étudier la Torah. Avec du recul, je me rends compte qu'il s'agit de la meilleure décision de ma vie ! Aller à des cours de Torah à Paris donne des connaissances, mais ne permet pas de goûter à une vie juive authentique. À travers les cours, les excursions et les *Chabbatot* dans les familles, le séminaire m'a permis de goûter pleinement aux douceurs de notre religion. Loin de toute influence, j'ai enfin assumé mon choix : devenir pratiquante.

Quelques années sont passées depuis et je suis à présent mariée. Consciente qu'un Chabbath peut changer une vie, avec mon mari, nous recevons chaque semaine des invités de tous horizons pour partager ce moment unique, espérant qu'un jour, à notre tour, nous puissions raviver la flamme de nos frères.



## Histoire n°4

---

*La prison de la liberté*

---

ঞাৰ

